

ble ver de la calomnie rongait son cœur.

II

Revenons maintenant au misérable qui avait dérobé à l'innocente son unique bien, sa bonne renommée, et qui allait courant le monde et poursuivant sans remords sa vie désordonnée, du train de quelqu'un qui s'imagine ne devoir jamais mourir.

Il arriva que la ville où il se trouvait alors fut envahit subitement par une affreuse épidémie. Les épidémies, dont les causes et les origines sont restées cachées à l'homme qui découvre tant de choses et qui se croit si capable de tout comprendre, qu'il veut même expliquer Dieu, tandis qu'il ne saurait expliquer une souffrance de son propre corps qu'il a sous les yeux, les épidémies, que dis-je ? les tremblements de terre, les tempêtes et tous les fléaux en général, sont des avertissements que Dieu envoie à sa créature pour la faire rentrer en elle-même et reculer dans le sentier du mal. Beaucoup ne tiennent pas compte de ces avertissements qui, pour d'autres au contraire, sont d'un grand profit, car ils les font se reconnaître et se jeter dans les bras de Celui-là qui seul peut secourir et sauver.

Du nombre de ces privilégiés fut le calomniateur, dont la conscience s'éveilla devant la mort et lui mit sous les yeux, comme l'aurait fait un jeûne sévère, l'énormité de sa faute. Il en fut tellement atterré, que se voyant assez près de Rome pour pouvoir s'y rendre aisément, il alla se jeter aux pieds du Saint-Père et lui confesser son péché. Sa Sainteté ne lui en accorda l'absolution qu'à la condition qu'il réparerait autant qu'il était en lui le mal qu'il avait fait, et lui donna pour pénitence d'entrer et de prier dans toutes les églises qu'en s'en retournant dans son pays il trouverait sur son passage.

Le pécheur accomplit docilement cette pénitence. Comme il arrivait dans sa ville natale, par un beau clair de lune, il vint à passer devant une église ; il s'étonna de voir la porte ouverte et l'intérieur éclairé à cette heure ; mais se souvenant de sa pénitence, il entra pour prier.

III

Quel ne fut pas son saisissement, lorsqu'il aperçut au milieu de la nef un cercueil éclairé et gardé par quatre grands cierges dont la lumière, si grave et si douce quand elle pose solennellement sur un cadavre, semble être l'aube de ce brillant jour sans nuit de l'éternité.

« Infortuné, pensa-t-il en regardant ce cadavre abandonné, infortuné ! qui n'a pas eu une maison pour être déposé, et qui a dû demander à Dieu celle que prête sa divine majesté à tous les délaissés ! infortuné, qui n'a eu ni parents ni amis pour veiller à côté de lui, et qui a eu recours à ces lumières de l'église qui honorent et éclairent également le cadavre du riche et celui du pauvre ! »

Il s'approcha du cercueil et recula terrifié ; dans ce cercueil gisait le corps de cette pauvre fleur que sa vile calomnie avait flétrie, et que deux vers rongeurs, la douleur et la honte, avaient tuée !

Il voulut fuir, mais les portes de l'église s'étaient refermées. De plus en plus effrayé, il essaya de se cacher ; mais de quel côté ? où n'eût-il pas eu devant lui ce cercueil, placé dans le milieu du temple et au centre du foyer de lumière que répandaient les torches funèbres ?

Ses yeux fixes et hagards, ne pouvaient se détacher de ce tableau terrible et d'une irrésistible attraction.

Il vit alors que la morte levait sa tête livide, et la laissait tomber comme si les forces lui manquaient.

Le malheureux, égaré par l'épouvante, s'enfuit d'un autre côté ; mais il n'y avait point de refuge assez écarté pour que la lumière des cierges n'arrivât pas jusqu'à lui, ni si éloigné que ses propres regards n'atteignissent au centre de l'église.

Il vit alors que la morte se redressait et s'essayait dans son cercueil. Mais cette fois encore, les forces parurent lui manquer, et elle retomba au fond. Enfin, pour la troisième fois, se redressa et sortant de la bière, elle se dirigea d'un pas lent vers lui qui, prosterné à genoux, les mains jointes, les yeux égarés, s'hardit à lui dire :

« Pardonne, pardonne ! aie pitié de moi ! sache que j'ai reconnu mon crime, que je m'en repens, je m'en repens, m'en repens !.....et que je viens de bien loin avec l'obligation et le ferme propos, de te rendre la réputation qu'en un jour de malheur je t'ai ravie. »

La morte, d'un geste, lui ordonna de la suivre et s'achemina devant lui vers le bénitier. Dès qu'ils y furent arrivés, elle lui fit signe de répandre l'eau bénite. Tremblant, hors de lui, il se hâta de faire ce qui lui était commandé. Lorsque le bénitier fut vide, la morte lui dit d'une voix grave et sévère :

—A présent, recueille l'eau répandue et remets-là dans le bénitier.

Le pénitent demeura pétrifié d'un si étrange commandement.

—Ne vois-tu pas, s'écria-t-il, que l'eau n'existe déjà plus ? Le sol l'a tout absorbée ; il est impossible d'en trouver une seule goutte !

A quoi la morte répondit d'un ton solennel :

—La réputation est chez l'homme ce qu'est l'eau dans le bénitier. Si une fois on la répand, celui qui l'a répandue ne peut ni la recueillir, ni la rendre.

IV

Le lendemain matin, lorsque le sacristain entra dans l'église, il trouva un homme étendue sans connaissance aux pieds du bénitier. Quand cet homme revint à lui, il ne put parler ni expliquer le motif de sa présence en ce lieu : sa langue était séchée.

Il entra comme frère lai dans un couvent, où il mena une vie exemplaire en sacrifice du malheur qu'il avait eu de calomnier le prochain.

Sachons tirer profit de cette punition divine !

ERNESTINE.

—ooo—

PENSEES.

Le culte des morts est le culte de l'âme. Honorer la mémoire des morts, c'est faire acte de foi en la vie éternelle.

La croix des tombeaux est un jalón planté sur la route du ciel.

A. DEVOILE.